

Récit par Kerguelen de son séjour à Madagascar.

Du 21 février au 21 mars 1774.

En revenant de sa deuxième expédition dans les mers australes, Kerguelen fit escale à Madagascar où il retrouvait son ami Beniowski qui y était depuis peu de temps, mandaté par le roi de France pour y former un établissement colonial. Pendant son séjour, il semble bien que Kerguelen se soit associé de bon cœur aux exactions de son hôte envers les Madécasses, aussi nous reproduisons ici le récit par Kerguelen de son séjour à Madagascar.

Nous disposons de trois versions :

D'abord (Récit n°1) le compte rendu à chaud, dans une lettre au ministre, écrite lors de son escale au cap de Bonne-Espérance.

Puis deux versions (Récits n°2 & n°3) issues de l'ouvrage qu'il fit imprimer à son retour en France pour se justifier. Il est alors inculpé pour sa conduite lors de cette expédition, et son ouvrage se voit de ce fait interdit.

Dans la troisième version, la plus étoffée, on lira que Beniowsky lui écrivit pour le remercier : « Soyez persuadé que ma reconnaissance et mon attachement ne finiront qu'avec mes jours ». On ne sait si Kerguelen lui témoigna alors les mêmes sentiments éternels, mais on constatera que Kerguelen n'eut pas la même constance à l'égard de son ami ; en bon opportuniste¹, au moment où à Versailles, la cote de son ancien hôte est en chute libre, il n'a aucun scrupule à le présenter sous un jour peu reluisant.

On trouvera à la même date dans la base documentaire le récit par Benyowsky / Beniowski / Beniowsky des mêmes journées.

Récit n°1 : extrait d'une lettre au ministre adressée par Kerguelen du Cap, le 18 mai 1774.²

Je prévoyais que je n'aurais à l'Isle de France aucun secours, que c'était encore la saison des ouragans, et que d'ailleurs je savais que M. de Benyowzky était à la baie d'Antongil. Je jugeai à propos d'y relâcher dans la vue de lui rendre de grands services en lui laissant plusieurs effets que j'avais à mon bord, propres à son établissement. J'y arrivai le 18 février avec 200 malades. Je trouvai M. de Benyowzky dans un triste état, ayant beaucoup de malades, sans chemises, sans couvertures et sans bas pour ses hôpitaux. Je lui ai fourni de tout cela. Je lui ai laissé aussi des outils en tout genre, des chaînes de fer pour mouillage, un câble, une ancre, des instruments de labourage et des effets de canon. Je lui ai fait construire un magasin par mes charpentiers. Il n'y avait pas seulement des bâches, je lui en ai fait fournir. Il n'avait aucun bâtiment à rames, je lui ai donné une chaloupe, et M. de Rosnevet son canot. Il avait perdu du monde, il n'était pas en état de se défendre, il était en guerre, je lui ai donné 12 bons hommes, j'ai brûlé, à sa réquisition, le village et le retranchement en palissades d'un chef de ses ennemis qui était dans le cas de lui nuire par son voisinage ; enfin j'ai tout fait pour le mieux et pour le bien du service. J'y ai séjourné un mois, mes scorbutiques se sont un peu rétablis, mais le défaut de végétaux frais empêchait la parfaite guérison. J'ai appareillé de la baie d'Antongil, le 20 mars, et j'ai détaché le même jour la corvette *la Dauphine* pour l'Isle de France.

*

¹ Les grâces obtenues par son ralliement à la Révolution confirment ce trait de caractère.

² Intégral de la lettre : Base doc=>18 mai 1774 – Kerguelen au ministre.

Récit n°2 : Extrait de *Relation de deux voyages dans les mers Australes ...*³, page 83.

J'arrivai à la baie d'Antongil, où je mouillai sous l'île Marosse. Le 21 février, je fis travailler à monter des tentes dans cette petite île, où l'on trouve partout de très bonne eau, des ananas, des citrons, des limons, du cardamon, du pourpier, et autres antiscorbutique en abondance. Cette île est au fond de la baie d'Antongil, elle a environ une lieue et demie de circuit ; elle est haute et couverte de bois, vingt vaisseaux de guerre peuvent mouiller sur un fond de vase forte, derrière cette île, à l'abri des vents du large ou du sud-est. On va au mouillage en laissant l'île à tribord. Au reste on mouille dans toute la baie d'Antongil. On trouve quarante brasses à l'ouverture de la baie, mais pour avoir un bon mouillage, il faut s'enfoncer au moins dix lieues dans ladite baie et atteindre 25 brasses, aux environs de trois petits îlots qui sont au large de l'île Marosse.

Le 26, je fis porter à terre dans ma chaloupe et dans celle de *l'Oiseau*, 98 hommes des plus dangereusement malades ; je fis débarquer le reste les jours suivants.

M. le Baron de Benyowsky, qui commandait en cette partie, avait besoin de bien des choses, ainsi que je l'avais prévu ; et que je lui fis fournir, comme affûts de campagne, briques à four, outils de fer, je lui donnai des chemises et des couvertures pour ses gens, qui manquaient de tout ; enfin je lui fis construire par mes charpentiers un magasin pour mettre ses vivres.

Quoique la baie d'Antongil soit l'endroit de Madagascar où l'on trouve les plus beaux troupeaux de bœufs, j'eus beaucoup de peine à en avoir, parce que M. le Baron de Benyowsky était en guerre avec plusieurs chefs ou rois. Je trouvai cependant le moyen de m'en procurer, par les soins de M. Karnel de Mery [Karnel de Merey], garde du pavillon, qui faisait fonction d'officier.

La viande fraîche et l'abondance des citrons rétablirent bientôt mes malades scorbutiques, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas dans le troisième période de cette maladie, auxquels il fallait encore six semaines de séjour et de légumes frais, comme choux, oseille, chicorée, cresson, etc. qu'on, ne pouvait pas leur donner, parce qu'il n'avait pas encore de jardins dans cette colonie naissante.

Je fus obligé de rembarquer une vingtaine de malades, dans l'espérance de les mener jusqu'au Cap où on les aurait traités avec succès ; d'ailleurs ils ne voulaient pas rester à Madagascar, et M. de Benyowsky n'avait qu'un mauvais chirurgien et très peu de médicaments, comme on peut le voir par l'extrait ci-joint, d'une lettre qu'il m'écrivit le 20 mars.

« J'ai reçu, Monsieur et cher ami, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Bien des remerciements, pour toutes les preuves d'amitié que vous m'avez données pendant votre séjour ici. Soyez persuadé que ma reconnaissance et mon attachement ne finiront qu'avec mes jours. Je suis fort en peine pour le chirurgien. Je n'en ai qu'un seul qui certainement ne suffit pas. Je vous réitère mes prières, pour que vous informiez le Ministre de tous mes besoins, et pour que vous lui dénotiez les mauvaises intentions de M. Maillard, qui exactement exprès, a voulu sacrifier mes gens.

J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé*: Baron de Benyowsky. »

Je rembarquai donc environ vingt malades, dont il en a péri la moitié avant d'arriver au cap de Bonne-Espérance. [...]

Je partis de Madagascar le 21 mars pour aller au cap de Bonne-Espérance, où je mouillai à Simons-baie le 7 de mai.

*

³ *Relation de deux voyages dans les mers Australes et des Indes, faits en 1771, 1772, 1773, et 1774, par M. de Kerguelen, Commandant les Vaisseaux du Roi le Berrier, la Fortune, le Gros-Ventre, le Rolland, l'Oiseau et la Dauphine.* à Paris chez Knapen et fils, 1782.

Mémoire sur l'Isle de Madagascar, nommée Isle Dauphine.

[...] J'ai mouillé à la rade d'Aiguillon dans la baie d'Antongil le 21 février ; les pluies et le temps de monter des tentes ne m'ont permis de débarquer mes malades que le 26 au matin. M. de Rosnevet me prêta sa chaloupe, et avec tous mes bâtiments à rames je débarquai 98 hommes les plus malades et 50 le lendemain. Je m'adressai à M. de Beniowzky pour avoir des bœufs, mais il ne put m'en fournir que 4 en 10 jours. Il en fallait au moins un par jour pour mes malades. Tous les Noirs, à l'aspect de l'appareil de guerre et des canons que M. de Beniowzky avait débarqués, s'étaient éloignés, ils ne voulaient lui rien vendre, et les chefs guerriers tenaient des assemblées continuelles (qu'ils nomment palabres), pour concerter les moyens de lui nuire. Je pris le parti d'envoyer moi-même ma chaloupe dans les villages à 4 ou 5 lieues de la rade, pour tacher de traiter des volailles et des bœufs qui nous étaient absolument nécessaires. M. de Kavuel [Karnel], garde de pavillon et faisant fonction d'officier, me dit qu'il se chargerait volontiers de la traite que je voulais faire. Il avait fait plusieurs campagnes à la côte de Guinée sur des navires marchands, il en avait même commandé, il avait en effet le talent de gagner ces gens-là, et il en obtenait tout ce que je pouvais désirer, Il m'envoya la première fois 5 bœufs, la seconde fois 8, et ensuite autant que j'en voulais. Il allait lui-même dans les villages, et il y restait seul avec un ou deux matelots, sans aucune crainte, quoiqu'environné souvent de 3 à 400 Noirs, jour et nuit armés, et qui ne parlaient que de M. de Beniowzky, qu'ils nommaient *le mauvais blanc*. Tous ces gens-là disaient à M. de Kavuel qu'ils nous donneraient tout ce que nous voudrions, qu'ils ne refuseraient rien aux vaisseaux, mais qu'ils ne donneraient rien à M. de Beniowzky, et qu'ils n'attendaient que notre départ pour l'assaillir : tous les chefs sont venus me voir à mon bord, même les ennemis de M. de Beniowzky. Ils m'ont porté des volailles, du riz et des bœufs en présents qu'ils nomment *salam*. Ils nous répétaient continuellement qu'ils refuseraient tout à M. de Beniowzky, et qu'après notre départ ils lui feraient *bonne guerre*. Je leur disais à ce sujet ce qui convenait de leur dire. Mais chefs, hommes, filles, femmes et enfants, tous répétaient M. Baron Beniowzy, mauvais Blanc. Je fis part à ce commandant de la façon de penser de tous ces insulaires, il me répondit qu'il les réduirait, et il me demanda du monde. Cependant je lui accordai 12 hommes de bonne volonté que je pris dans les mauvais sujets de la Légion qui m'avait été donnés à l'Isle de France, en remplacement des hommes que j'avais perdus en venant de France. La viande fraîche que j'avais en abondance, rétablit bientôt mon équipage, il n'y avait que ceux qui avaient été débarqués dans le troisième degré du scorbut, qui ne pouvaient pas se rétablir, parce que nous manquions de végétaux frais, et que la chaleur était bien grande en cette saison, la hauteur moyenne du thermomètre était 28 degrés. Lorsque je me disposai à partir, M. le Baron de Beniowzky m'écrivit une lettre que M. de Marigny, son major, m'apporta. Après m'avoir fait mille remerciements de tous les secours que je lui avais donnés, il me marquait que la veille, deux chefs guerriers étaient venus jusque sous les retranchements de son camp, lui tirer des coups de fusil, et que ces gens-là avaient une palissade forte, garnie de petits canons, à une lieue de chez lui, qu'il craignait après mon départ d'être molesté, et il me priait enfin de lui donner du secours et de faire brûler ce village le plus tôt possible. J'ordonnai les dispositions nécessaires, et dans la nuit je fis débarquer 80 hommes armés. M. de Beniowzky avait mis dans mes chaloupes 50 de ses volontaires commandés par son Major ; mais c'était des enfants, des polissons, des décrotteurs du Pont Neuf. Ils n'avaient pas encore débarqué que tout le village était en feu. Nos gens avaient sauté d'abord à terre, et ne trouvant personne, ils mirent le feu partout. Nous sûmes que les chefs et habitants du village avaient été prévenus par les Noirs mêmes qui servaient M. de Beniowzky dans son camp, et qu'on nomme en la langue du pays *marmites*.

Après avoir rendu à M. de Beniowzky les services qui dépendaient de moi, je mis à la voile le 21 Mars, après avoir pris les paquets de ce Commandant. [...]

Kerguelen 1775.

* * *